

New Europe College Yearbook 2013-2014



MARIAN VIOREL ANĂȘTĂSOAIE
DANIEL ANDERSSON
NORAH BENARROSH-ORSONI
FRANCESCA BIAGIOLI
TRESA CAMPBELL
DANIEL CRISTEA-ENACHE
LUCIE GUESNIER
DAMIEN GUILLAUME
TAMÁS KISS
SARA KUEHN
JONATHAN MURPHY
DOMINIC NEGRICI
MLADEN OSTOJIĆ
NAOMI VAN STEENBERGEN

Editor: Irina Vainovski-Mihai

Copyright – New Europe College
ISSN 1584-0298

New Europe College
Str. Plantelor 21
023971 Bucharest
Romania
www.nec.ro; e-mail: nec@nec.ro

Tel. (+4) 021.307.99.10, Fax (+4) 021. 327.07.74



NORAH BENARROSH-ORSONI

Née en 1985, à Paris

Docteure en Ethnologie, LESC, Université Paris Ouest-Nanterre La Défense
Thèse de troisième cycle : *Mobilités, ancrages et investissements immobiliers.*
Ethnographie d'une migration rom entre la Roumanie et la France

Contrat doctoral financé par le Conseil Régional d'Ile-de-France (2009-2012)

Participation à des colloques en France, à Chicago, Amsterdam et Istanbul.
Articles et chapitres d'ouvrages publiés sur la débrouille urbaine,
l'habitat et la précarité, sur les politiques d'hospitalité publique,
les technologies de communication chez les migrants,
les transports communautaires

BATIR LA REUSSITE FAMILIALE DANS SON VILLAGE D'ORIGINE. MIGRATION ET INVESTISSEMENTS IMMOBILIERS D'UN GROUPE ROM ROUMAIN

Résumé

Cet article traite des investissements domestiques et immobiliers de migrants roms roumains dans leur village d'origine. Depuis les années 2000 et l'augmentation des circulations migratoires roumaines, une forte compétition immobilière a vu le jour dans de nombreux villages de migrants. Le groupe rom dont il est question ici n'y a pas échappé. A travers une analyse des relations entre parenté et espace domestique, il s'agit de comprendre d'une part les origines spécifiques de l'obsession immobilière au sein de ce groupe, d'autre part comment l'amélioration de la maison villageoise, qui incarne la trajectoire sociale de ses habitants, doit nécessairement être interminable.

Mots-clés: Roms, migration, parenté, espace domestique, immobilier, réussite sociale.

Introduction

Cet article propose une analyse des pratiques d'habitat et des investissements immobiliers dans un village roumain, tels qu'on les observe dans les foyers roms dont la plupart des membres sont installés en France. Les descriptions et l'analyse se fondent sur une enquête ethnographique menée durant cinq ans auprès de plusieurs familles, dans leur ville de résidence en France, dans un des villages d'origine de ce groupe, et sur la route, dans le microbus qui conduit les migrants d'un lieu à l'autre. Les membres de ce groupe rom sont originaires de plusieurs villages de la région d'Arad, et forment une constellation de familles liées par des unions matrimoniales depuis plusieurs générations. Une partie de

chaque famille – si ce n'est la famille entière – est installée de façon durable à l'étranger. Ce sont eux qui subviennent aux besoins de leurs parents qui ne sont pas partis, ou de ceux qui sont rentrés définitivement – le plus souvent, il s'agit de personnes âgées et des enfants qui leurs sont confiés temporairement. Le réseau familial de ces gens s'étend aujourd'hui entre différentes villes de France, Belgique, Irlande et Écosse, en fonction des opportunités d'installation que les uns et les autres y ont trouvé. Dans la proximité comme dans la distance, ceux avec qui chacun s'organise sont les membres du foyer, du groupe domestique, autrement dit : la maisonnée. Sa composition varie d'une famille à l'autre, mais elle comprend au moins un couple parental, leurs enfants célibataires, et leur dernier fils marié accompagné de sa femme et de ses propres enfants. Dans la migration, elle se perpétue sous la forme d'une maisonnée transnationale. Les déplacements humains, la manifestation de l'affection et de la solidarité matérielle, ou encore le maintien d'une intimité virtuelle à travers les contacts téléphoniques fréquents montrent que malgré la distance, cette maisonnée transnationale reste le pilier de l'organisation, des soucis quotidiens comme des projets à long terme.

Les trajectoires migratoires des membres de ce groupe s'inscrivent dans un contexte national fortement marqué par l'émigration et les circulations pendulaires. Depuis 2002 et la fin de l'exigence de visa pour les déplacements des citoyens roumains au sein de l'Espace Schengen, les mobilités de ces derniers ont sensiblement augmenté, prenant un caractère circulaire plus systématique. Ces circulations ont eu des conséquences particulièrement fortes sur le développement et le niveau de vie dans les milieux ruraux, où les remises de fonds constituent aujourd'hui encore la principale source de revenus des familles de migrants (Horvath & Anghel, 2009). C'est aussi à ce moment que débute le « grand mouvement immobilier » (Mihailescu, 2011) : les constructions dans les localités d'origine se multiplient, et concernent aujourd'hui au moins 50% des ménages migrants (Grigoraș, 2006).

Les personnes dont il est question dans cet article sont arrivées à Montreuil, ville de la proche banlieue parisienne en 2001, après de multiples séjours en Allemagne ou en Belgique au cours des années 1990. Au fil des années, elles y ont développé des réseaux de relations, trouvé des opportunités de travail, ou du moins des niches économiques informelles à exploiter, entre mendicité, récupération de ferraille, et tous types de commerces ou d'affaires temporaires. Ces Roms ont d'abord vécu à Montreuil dans des maisons ou bâtiments squattés, jusqu'à la

mise en place par la mairie d'un programme de relogement et d'insertion locale en 2008. Depuis, près de 400 personnes ont été soutenues par cette initiative, et logées sur un terrain muni de caravanes. Le programme commence aujourd'hui à déboucher sur l'accès à des logements standards. Mais il a en premier lieu offert aux Roms montreuillois une stabilité résidentielle et une protection juridique qui ont favorisé le développement ou la concrétisation de projets personnels, le plus souvent tournés vers l'investissement immobilier dans leur village d'origine.

Désormais bien ancrés à Montreuil, où ils passent le plus clair de l'année, ces Roms en sont devenus des citoyens à part entière. Entre leur village et Montreuil, ils ont développé un véritable double-ancrage, qui leur permet, à chaque trajet en bus dans un sens ou dans l'autre, d'affirmer qu'ils « rentrent à la maison ». Ce sentiment est largement favorisé par le fait qu'une grande partie du tissu social du village est recomposé sur le terrain municipal de Montreuil, assurant une continuité dans les repères sociaux, culturels, moraux. Cette configuration résidentielle particulière dessine par ailleurs les contours d'une expérience migratoire commune et partagée par tous les membres du groupe. Les enjeux liés à la réussite migratoire, à la honte de l'échec et à la part de ce qu'il faut cacher à ses parents restés au village, ne se manifestent pas ici de manière classique. Bien qu'ils soient désireux de prouver à leurs pairs leur capacité à *réussir*, ces migrants ont en effet traversé ensemble, et sans déshonneur particulier, les nombreuses galères propres à la vie sur les terrains illégaux, à la mendicité, aux travaux informels etc.

Tandis que Montreuil est devenu le lieu de résidence, de travail et de l'épargne minutieuse, le village d'origine s'est peu à peu transformé en lieu de vacances qui, comme le disent les intéressés, « mange » en quelques semaines les économies accumulées toute l'année. Ces séjours sont un temps de retrouvailles familiales et de travaux immobiliers, qu'il s'agisse de petit entretien, de rénovation ou de construction. Au sein de ce groupe, la possession d'une maison villageoise que l'on a soi-même réalisée est en effet un élément essentiel à l'accomplissement social des hommes et des femmes. Les migrants roms ne sont bien sûr pas les premiers à construire dans leur pays d'origine des maisons qui narrent leurs parcours migratoires. Ils ne sont pas non plus les premiers à construire des maisons qu'ils n'habitent pas. Tout comme nombre de migrants roumains depuis 1989, ils sont pourtant accaparés par leurs projets immobiliers, jusqu'à être piégés dans une compétition sans fin autour de leurs maisons villageoises. Partant de ce constat, l'objectif de

cet article est de comprendre comment les habitations roumaines de ces migrants installés en France sont produites, organisées et continuellement transformées pour être le lieu de reproduction de la vie domestique et collective, mais aussi le lieu où se crée puis s'exprime l'ascension sociale familiale. En plaçant mes observations sous l'éclairage des notions de vie sociale des objets (Appadurai, 1986) et de biographies d'objets (Kopytoff, 1986 ; Bonnot, 2002) ainsi que de la branche de la culture matérielle consacrée à la consommation (Miller, 1995 ; Warnier, 1999), j'ai développé une analyse des maisons roumaines comme *objet social* produit par les gestes de leurs propriétaires et les discours qu'ils tiennent à leur propos. La biographie de ces bâtisses, constamment modifiées, évolue au fil des opportunités et du parcours migratoire des habitants, qui souhaitent y voir incarnée au mieux leur carrière sociale et familiale au sein du groupe.

Le début de cet article reconstitue brièvement l'histoire résidentielle des habitants du quartier rom, nécessaire pour comprendre l'évolution des manières de s'inscrire dans le quartier et le village après l'ouverture des frontières et la généralisation des circulations internationales. Mais dans ce groupe, l'accomplissement social est avant tout dépendant de la constitution d'un foyer, dont la seconde partie de l'article retrace les principales étapes. C'est en effet dans les règles matrimoniales, analysées ici du point de vue des jeunes filles qui cherchent à s'émanciper de leur belle-famille, que l'on trouve le socle des préoccupations immobilières de chacune et chacun. Dans une dernière partie, je m'intéresse aux gestes domestiques des femmes et plus largement, aux mouvements imprimés aux habitations, depuis les petites répétitions quotidiennes jusqu'aux plus grands chantiers de construction. Les relations entre les habitants et leurs maisons montrent comment ces ambitions immobilières qui ne trouvent jamais de fin, s'ancrent en réalité dans la nécessité de continuer à faire évoluer son parcours individuel et familial tout au long de sa vie.

1. D'où viennent les Roms d'ici ?

Quarante cinq kilomètres après le passage de la frontière hongroise, l'arrivée à Ghireșteni¹ par la départementale 793 offre toujours le même paysage. A perte de vue, de part et d'autre de la route, l'immense plaine donne à voir des champs tracés au cordeau, dont bien peu sont cultivés. Mais contrairement au paysage immuable des alentours du village, celui

du centre change en permanence. Chaque année, de nouvelles maisons à étage, toutes briques apparentes et à diverses étapes de construction, remplacent quelques maisons paysannes sur la route principale. Avant l'arrivée du printemps, presque tous les chantiers sont à l'arrêt en attendant le retour de leurs propriétaires, qui feront avancer les travaux en fonction de leurs moyens financiers respectifs. Dans toutes les rues du village, de gros cubes de briques sous plastique sont déposés ça et là, sur le bord de la chaussée, devant de vieilles maisons paysannes promises à la destruction, devant des chantiers arrêtés ou devant des parcelles vides, comme le premier signe visible d'un projet enfin amorcé.

Des récits recueillis, et de la répartition effective de l'habitat jusqu'à aujourd'hui, deux rues émergent comme étant celles de l'installation pionnière des Roms, celles où ces derniers sont majoritaires depuis plusieurs décennies. Situé au sud-est du village, le quartier débouche sur la zone que l'on nomme indifféremment *pi-margina* (sur la marge, sur le côté) ou *po-campo* (au champ). Un des villageois roms relate en des termes assez clair l'évolution des résidents de sa rue, où les Roms ont peu à peu remplacé les paysans gadjé :

Norah: Donc avant, il n'y avait que des gadjé ?

Kalo: Que des gadjé.

N.: Et depuis combien de temps il n'y a plus que des Roms ?

K.: Depuis... trente, trente-cinq ans.

N.: Et pourquoi tous les gadjé sont partis ?

K. : Ben ils sont partis, parce qu'ils sont partis dans les villes, plus grandes. D'autres sont morts, d'autres sont partis chez leurs femmes, d'autres à Arad... Mais la majorité sont morts ici. Et leurs femmes, leurs familles ont vendu les maisons.

N.: Elles ne voulaient plus rester ici ?

K.: Non, elles ne voulaient plus. Ils se sont acheté des maisons plus loin d'ici.

(Entretien avec Kalo, Ghireșteni, mai 2011)

Le peuplement du quartier par les Roms apparaît donc comme le résultat du départ progressif de tous les habitants gadjé. À mesure que les vieux paysans s'éteignaient, les Roms locaux, et d'autres arrivant de deux villages voisins, manifestaient la volonté de racheter leurs maisons à leurs héritiers. On imagine aisément que pour ces derniers, conserver une maison dans un voisinage exclusivement rom ne présentait plus aucun intérêt. Selon les généalogies et les parcours résidentiels recueillis durant

mon enquête, il apparaît que le regroupement définitif de la plupart de ceux qui constituent le groupe actuel ne remonte pas plus loin que 40 ou 50 ans. Quant aux raisons de ce regroupement, et aux événements qui l'ont précédés, ils restent jusqu'à présent impossibles à reconstituer à partir de la mémoire orale des intéressés.

En effet, chaque fois que les souvenirs d'un passé lointain ont été évoqués en ma présence, ils l'ont été en réponse à mes sollicitations. Je pense pouvoir affirmer sans me tromper que ce type d'expérience est partagée par une majorité de chercheurs sur leurs terrains tsiganes. Certains d'entre eux les ont d'ailleurs relatées de manière détaillée, comme c'est le cas de P. Gay y Blasco (2001 : 634) et de M. Stewart (1997 : 28). Les récits du déménagement d'un village à l'autre se corroborent en partie, mais ses raisons restent peu claires, et les dates avancées par les uns et les autres se contredisent largement, confirmant leur désintérêt pour tout ce qui touche au passé (Stewart, 1997 : 60). Dans ces récits sommaires, le temps s'étire parfois démesurément ou au contraire, se rétrécit soudain, jusqu'à superposer différentes époques de leurs vies. La mémoire collective des adultes narrateurs, qui ont tous plus de 45 ans, ne remonte qu'à deux générations. Si la connaissance des relations extensives entre les vivants est soigneusement entretenue, alors que la mémoire généalogique est rapidement oblitérée, c'est avant tout parce que dans ces groupes, la parenté "*is focused on the future rather than the past and is encapsulated in the process of producing children and grandchildren*" (Carlsen, 1995: 319).

2. Une maisonnée bien composée

Un détour par quelques notions de parenté nous permettra de mieux comprendre les enjeux individuels et collectifs liés aux réalisations immobilières, et de proposer une première analyse du rapport à l'espace domestique dans ce groupe.

2.1. Le *njamo* et la parenté

Chez les Roms de Ghireșteni, les termes utilisés pour parler de parenté se résument à *njamo* ou *familia*². Le *njamo*, issu du roumain *neam*, est utilisé dans la plupart des groupes locuteurs du romanès. Il renvoie à une idée d'appartenance et d'ascendance commune, et désigne à la fois les parents et les relations de parenté. Le terme semble en effet avoir « un

emploi aussi vague que l'équivalent français que nous lui donnons ; il peut désigner le père et la mère ou bien tous les consanguins ou bien même les consanguins et les affins » (Williams, 1984 : 150). Il ne recouvre donc pas notre notion de lignage, dont le contenu est bien plus précis (*ibid.* : 139), et relève plutôt d'un « mode d'identification de l'individu que d'un groupe de descendance au sens sociologique du terme » (Olivera, 2007 : 234). Le second terme, *familia*, désigne quant à lui l'entité créée par les liens du mariage, une fois que le couple a procréé.

Le *njamo* est une notion clé dans la sociabilité du groupe, dans la mesure où l'on n'existe socialement que si l'on est relié à un *njamo*, et identifié comme tel par ses pairs. La centralité du *njamo* dans les relations est reflétée par la question qui s'impose chaque fois que deux inconnus se rencontrent : *Kasko san tu ?* À qui appartiens-tu ?, demande-t-on toujours avant d'engager plus loin l'interaction. Car l'identification d'un individu comme étant ou non membre de son *njamo* s'avère être autant un outil d'inclusion que d'exclusion. C'est en tenant compte du rôle de l'appartenance que l'on peut notamment comprendre l'usage des termes de références comme termes d'adresse au sein de la parenté élargie. Dans beaucoup de situations, les Roms prennent un plaisir manifeste à s'adresser à chacun de leur interlocuteur par le terme d'appartenance qui le relie à eux : *murro chogorro* (mon beau-frère), *murri socra* (ma belle-mère), *murri chej* (ma fille), *murri bibi* (ma tante), *murro jamutro* (mon gendre)... autant d'expressions utilisées au quotidien qui confirment le rôle fondateur des liens de appartenance mutuels dans la détermination des relations sociales. Dans ce cadre, l'union matrimoniale est une des étapes les plus importantes pour *devenir quelqu'un* dans un *njamo* comme dans le groupe.

2.2. S'accomplir par le mariage

Dans un foyer, les rôles de chacun des membres sont strictement répartis. Le benjamin d'une fratrie reste vivre avec ses parents, dont il a la charge jusqu'à la fin de leur vie. C'est aussi lui qui hérite de leur maison, où il habitera avec son épouse et ses enfants³. Les frères aînés quant à eux, s'ils restent souvent plusieurs années chez leurs parents après leur mariage, finissent par construire ou acquérir leur propre maison. Dans le pays de migration, où parents et enfants adultes sont bien souvent réunis, la décohabitation est également observée, mais à plus petite échelle. Sur

le terrain municipal où les familles ont été relogées, les jeunes couples emménagent dans leur propre caravane peu de temps après leur mariage. Celle-ci est installée près de celle des parents du garçon. Dans les anciens squats, les jeunes mariés quittaient la chambre familiale où dormaient tous les enfants célibataires d'une même famille, pour emménager dans une autre pièce de la maison occupée. Lorsqu'ils vivaient dans un bâtiment industriel ou sur un terrain vague, la nouvelle famille se construisait une cabane indépendante.

L'énonciation de ces quelques règles résidentielles en sous-entend une dernière : au moment de leur mariage, les filles quittent le domicile de leurs parents et intègrent une nouvelle famille, celle de leur mari. C'est celle qui m'intéresse le plus, car le garçon (*chavo*) qui se marie devient un homme (*rom*), mais la fille (*chej*) ne se transforme pas si facilement en femme (*romni*). Son parcours vers un accomplissement personnel et social est beaucoup plus long que celui des hommes, et durant de longues années, elle reste seulement une bru (*bori*). C'est en partie parce que « le statut de *romni* est beaucoup plus difficile à acquérir tandis que celui de *rom* découle automatiquement du mariage » (Hasdeu, 2007 : 111), qu'il m'a semblé juste d'interroger le processus d'accomplissement social à travers le parcours des femmes. Par ailleurs, suivre les trajectoires féminines permet d'observer de près les actrices principales des réalisations domestiques, qui figurent parmi les enjeux centraux de la réussite de toute la famille.

Commençons donc par réfléchir à ce que signifie une vie accomplie pour les adultes rom de ce groupe. Le mariage est évidemment une étape nécessaire ; indispensable à sortir d'un statut enfantin pour entrer dans l'âge adulte. Le célibat de l'individu et la stérilité du couple sont pareillement impensables, et procréer est essentiel autant pour les individus que pour tout le groupe. Il est donc important d'avoir plusieurs enfants, si possible des deux sexes, afin que tous les « rôles » soient pourvus et que la maisonnée puisse être, un jour, complète. Cependant, les parents savent qu'ils vont perdre leurs filles au profit d'une autre famille, qui va les acquérir par le mariage d'un de leur fils, et en faire des *bori* à leur service. En même temps qu'ils regrettent de voir partir leurs filles dans une autre famille, les parents comptent sur leurs fils pour faire entrer de nouvelles filles dans la famille. Avoir plusieurs garçons est une richesse particulièrement recherchée, car un foyer parfaitement composé compte idéalement plusieurs *boria*, dont une qui restera toute sa vie attachée au domicile de ses beaux-parents. C'est donc une fois ses enfants mariés que le couple parental se sent accompli : les hommes, lorsque leur plus

jeune fils a pris le relai des rentrées d'argent ; les femmes lorsqu'elles ont enfin une *bori* à leurs côtés, qui leur offre cette reconnaissance qu'elles ont toujours recherchée⁴.

2.3. S'accomplir comme *bori*

Le chemin parcouru par une femme est une succession de transformations. Le jour de son mariage, la fille (*chej⁵*) est transformée en mariée (*mireasa*) par les femmes de sa famille. Dès l'union conclue entre les deux familles, et dès avant la fin de la noce, elle devient la *bori* de sa belle-famille. Ce changement de statut est acté par un déplacement physique d'une maison à l'autre, voire d'une région à l'autre, lors des unions inter-villageoises. L'expression qui décrit ce changement de statut témoigne du caractère fondamentalement spatial, mais aussi collectif du mariage des femmes. Lorsqu'une femme se marie, sa nouvelle famille dit qu'elle est « (de)venue *bori* chez nous » (*avilè bori amende*). Tant que dure la cohabitation, la jeune épouse est en effet *bori* de tous les membres de la famille de son mari. Le terme est utilisé par tous, qui peuvent tour à tour être amenés à parler de « notre bru ». Cela témoigne également du fait que si *bori* désigne un état ou un statut, au même titre que *rom* et *romni*, le terme désigne en plus une relation dans le réseau de parenté (Williams, 1984 : 318). Et dans l'esprit de sa belle-famille, la bru reste une *bori* bien longtemps après le départ du couple de la maison parentale.

La formation au rôle de *bori* est dispensée par la belle-mère (*soacră*), mais les femmes de l'entourage prodiguent elles aussi toutes sortes de conseils. Les nouvelles épouses, souvent encore adolescentes à leur arrivée dans leur belle-famille, tentent de prendre leurs marques le plus rapidement possible. La formation de la *bori* nécessite parfois quelques transformations sur sa personne même, surtout lorsqu'elle arrive d'ailleurs, apportant avec elle des manières ou des gestes inappropriés à son nouveau milieu. L'apprentissage des bons gestes, des bonnes attitudes en relation avec la maison dont elle s'occupe, conditionne l'intégration de la *bori* dans sa nouvelle famille. Elle doit apprendre à se plier aux caractères des uns et des autres, aux petites habitudes domestiques qui diffèrent, éventuellement à une différence de statut social. Mais en réalité, les petites filles rom font très tôt l'apprentissage des gestes qu'on attend d'elles : pour les mères de famille, les assistantes ne sont jamais trop nombreuses, et dès qu'elles ont dix ou onze ans, les filles sont très sollicitées pour les épauler dans les tâches domestiques. C'est d'autant plus le cas dans les

foyers qui n'ont pas encore accueilli de bru sous leur toit. Les jeunes épouses ne sont donc jamais complètement ignorantes, mais elles doivent faire leurs preuves en accomplissant de la meilleure manière les tâches quotidiennes qui leur sont assignées. Tout au long de la journée, la *bori* enchaîne les tâches ménagères courantes, s'interrompant à tout moment pour répondre aux sollicitations de sa belle-mère qui peut avoir besoin d'aide dans ses propres travaux domestiques. On peut ici reprendre la description que livre P. Williams des tâches dévolues à la *bori* dans la maison de ses beaux-parents :

C'est la *bori* (ou les *boria*) qui tient le foyer. Le matin elle doit se lever la première et préparer le café, aller ensuite faire les courses, servir le thé, le premier repas de la journée, puis accomplir les travaux du ménage. L'après-midi, si elle ne part pas en ville avec une femme de la famille de son époux dire la bonne aventure, elle aide sa belle-mère à des tâches diverses ou bien elle bavarde avec sa belle-soeur ou bien – et c'est de loin ce qu'elle préfère, mais c'est ce que sa belle-mère n'apprécie pas – elle va se promener chez ses parents. La *bori* doit servir tous les hommes du foyer comme s'il s'agissait de son beau-père ou de son mari. Et surtout, elle doit servir les visiteurs, ceux qui, dans la journée, passent pour annoncer ou prendre des nouvelles, qui sont les associés du moment d'un des hommes du foyer (...) sans leur demander et sans attendre l'ordre de sa belle-mère, elle doit leur servir le thé ou le café. Les *boria* ne s'assoient pas à la table où mangent les hommes et les Rom estiment que c'est un manque de respect de la part d'une *bori* que de manger en présence de son beau-père. Les jours de fête, les visiteurs – et surtout les femmes – sont encore plus attentifs à la qualité de son service, à sa discrétion, à la grâce, et ces jours-là son beau-père attend d'elle qu'elle accomplisse parfaitement son travail ... (Williams, 1984 : 320).

Si le café a aujourd'hui remplacé le thé à toute heure de la journée, et la mendicité la bonne aventure, le rôle de la bru dans sa belle-famille est resté sensiblement le même. Dans tous les groupes roms, la soumission de la bru à ses beaux-parents constitue un socle inébranlable de l'organisation sociale de la famille et plus largement, de tout le groupe.

La cohabitation de plusieurs jeunes femmes sous le même toit, *bori* ou filles non mariées de la famille, est souvent délicate. Les conflits éclatent lorsque les femmes ne s'entendent pas sur la manière de tenir la maison, ou lorsque l'une tente de faire autorité sur l'autre. Nombre d'entre elles préféreraient d'ailleurs tout faire toute seule plutôt que de

subir les humeurs et les ordres d'une belle-soeur. Mais au-delà de ces cohabitations, qui sont nécessairement temporaires, le véritable pilier du foyer est le couple formé par la belle-mère et l'épouse de son dernier fils. Si la première est bienveillante et aimable, et que la seconde est travailleuse (*harnico*) et respectueuse, les femmes parviennent à s'entendre et à gérer la maison dans une relative harmonie. Trop souvent cependant, le devoir de soumission de la bru à sa belle-mère prend des proportions extrêmes, comme l'a montré I. Hasdeu (2007), et comme j'en ai vu de fréquents exemples. Il est vrai que dans tous les foyers roms, et en particulier durant les premières années du mariage des jeunes gens, « la *bori* constitue une cause inépuisable de disputes » (Williams, 1984 : 319). Comme il est de rigueur dans cette société, ce type de querelles prend le plus souvent des proportions impressionnantes pour l'observateur extérieur, qui est bien l'un des seuls à s'inquiéter de leurs conséquences puisque, comme l'explique encore P. Williams, elles relèvent à part entière de l'institution du mariage⁶ (*ibid.* : 322). Plusieurs années s'écoulent donc avant que la jeune femme sorte de ce statut transitionnel et inconfortable de *bori* dépendante. R. Reynolds (2012) décrit le processus tout à fait similaire que traversent les belles-filles kirghizes des milieux ruraux :

Kelin [daughters-in-law], which literally means incomer, occupy an interstitial position between affinal and consanguineal relation, and as young women are strictly regulated by the expectations of the family into which they have married. Their status is often dependent upon their ability to bear male children, but also on their skills in carrying out household tasks (Hortacsu and Bastug 2000), such as cleaning, washing, cooking, and serving relatives and guests. This personhood is nevertheless temporary, as they will eventually move from being a daughter-in-law to a part of the married couple heading the household, either through establishing a separate household with their husband (more usual for women married to older sons) or, through the practice of *ultimo* geniture, inheriting their parents-in-law's home (as is usual for those married to the youngest son). (Reynolds, 2012: 289-290).

Notons que si les règles résidentielles sont les mêmes chez les Roms de Ghireșteni, aucune des femmes qui ont épousé les plus jeunes fils ne se contente de vivre dans la maison dont elles héritent par leur mariage. Le déménagement leur permet à elles aussi d'affirmer leur place à la tête du foyer et de s'émanciper autant qu'elles peuvent de leur belle-famille. Car à mesure que ses beaux-parents vieillissent, et qu'elle-même devient

mère de plusieurs enfants, la *bori* finit par remplacer sa belle-mère pour devenir la principale figure de l'autorité domestique sous son toit.

2.4. S'émanciper par l'immobilier

Contrairement à d'autres groupes roms, l'immobilier ne vient pas, ici, avec le mariage. L'acquisition d'une maison est l'affaire du couple une fois marié, qui doit réunir les fonds nécessaires pour acheter d'abord une maison « toute faite » (*kerdimé*), et peut-être par la suite, en faire construire une. Dans l'attente de cette étape importante, les adultes distinguent clairement la maison de leurs parents de celle qu'ils posséderont un jour. « Je n'ai pas de maison », disent les fils aînés, mais aussi leurs femmes, tant qu'ils vivent chez les parents du garçon. Aucun d'eux ne confondrait la maison où ils vivent et celle dont ils *devraient* être propriétaires. Vivre dans la maison des parents n'est en effet légitime que pour le plus jeune fils et son épouse. Mais le chemin vers une situation respectable n'est pas pour autant plus court pour eux. Si leur projet immobilier n'est pas pressé par la même urgence matérielle qui anime les aînés, il recouvre cependant des enjeux similaires, en particulier pour les brus, qui savent qu'elles ne seront jamais délivrées de la cohabitation avec leurs beaux-parents.

Les propos que Gabi tient à ce sujet résument parfaitement les préoccupations de toutes les femmes dans sa situation. Gabi a épousé Roberto, le benjamin de sa fratrie. Les parents de celui-ci vivent toute l'année à Ghireșteni, avec leur fille qui revient régulièrement à mesure que ses mariages échouent. Lors de leurs séjours au village, Gabi et Roberto vivent avec eux, dans cette maison qui est, de fait, aussi la leur. Mais les frères aînés de Roberto continuent pourtant de désigner le lieu comme étant « chez le vieux » (*ko phuro*). Après une énième querelle avec sa belle-soeur, Gabi déclare que c'en est fini pour elle de ce village où « il n'y a rien du tout », que sa vie est désormais à Paris et que c'est décidé, elle ne viendra plus. Et sa nouvelle maison, dont elle vient à peine de poser les fondations ? « C'est juste pour venir en vacances ! », dit-elle, avant d'ajouter : « Parce que celle-ci, ce n'est pas la mienne, c'est celle des vieux. Ils peuvent me mettre dehors quand ils veulent ! » (*Naj murro, le phuresko ! Shai te nachan man kana kamen !*). Elle poursuit, en expliquant à quel point c'est important d'avoir sa propre maison, érigée avec son argent à elle : oui, elle s'entend bien avec sa belle-famille, mais on ne sait jamais, après tout ce n'est pas sa famille, ce n'est pas son sang (*naj murro rat*). Elle ne veut être redevable de personne, et surtout pas

de sa belle-mère. Les belles-mères, qui ont elles-mêmes lutté pour leur position à la tête de la famille qu'elles ont fondée, savent bien que leurs brus ne se réjouissent pas de cette cohabitation, qu'elle soit temporaire ou permanente. Alors, celles qui possèdent plusieurs maisons mettent en avant, dans les négociations matrimoniales, l'indépendance résidentielle qu'elles peuvent offrir à une future belle-fille : « Je te mettrai pas ici avec moi, je te mettrai là-bas, dans cette autre maison ! », argumentait cette femme après avoir énuméré toutes les qualités de son fils. Une autre femme expliquait à l'inverse qu'elle avait construit sa villa aussi grande dans l'idée d'y faire loger tous ensemble ses six enfants mariés et leurs propres familles⁷. Devant le refus de ces derniers de partager le même toit, elle et son mari ont presque l'air encombrés par cette grande villa à étage, dont seule la salle de bains est pour le moment achevée. En même temps que la mère avance l'argument du nombre, son fils aîné a entrepris la construction d'une villa à l'architecture identique, mitoyenne à celle de ses parents. Sur une troisième parcelle se trouve la maison paysanne où le couple parental vit depuis quelques années. A terme, explique le mari, elle sera détruite pour laisser place à la villa d'un second fils. Le nombre d'enfants à loger est l'argument avancé par tous les propriétaires de villas lorsque je m'étonnais de la taille impressionnante du bâtiment. On comprend cependant qu'une telle offre n'est pas recevable pour les enfants adultes des propriétaires : se laisser ainsi déposséder de leur propre projet immobilier est impensable. C'est que pour ces adultes qui ont fait leur vie en France, la maison n'a que peu à voir avec un impératif de logement. Les hommes et les femmes se réalisent socialement par l'édification de leur maison, mais pour les femmes en particulier, la maison apparaît comme une étape aussi importante que celle de l'enfantement, celle qui les émancipe enfin du statut de *bori* soumise. Dans leur nouvelle maison désormais, ce sont leurs beaux-parents qui vivent chez elles, et non l'inverse. C'est à dessein que je ne parle pas ici de rite de passage. Car lorsqu'ils entrent dans ce processus immobilier, les acteurs n'en sortent pas dotés d'une nouvelle condition sociale. Une fois qu'ils entament leurs investissements immobiliers, les propriétaires ne peuvent que l'alimenter, tout au long de leur vie. J'ai montré jusqu'ici comment devenir un homme ou une femme accompli(e) nécessitait la création d'une maisonnée autonome et elle-même fructueuse. On va le voir maintenant, la demeure qui les abrite doit être à l'image de leur réussite. Et idéalement, les maisons doivent se succéder les unes aux autres, et refléter l'évolution et le parcours du couple à la tête de son foyer.

3. Bâtisses et bâtisseurs : une obsession immobilière

3.1. Dans les maisons paysannes

Les anciennes maisons paysannes, construites de plain pied, dans lesquelles vivent encore la plupart des habitants du quartier rom, correspondent à la structure traditionnelle de l'habitat rural roumain. Elles sont souvent composées de la même manière, d'« une entrée centrale et deux chambres latérales. L'une d'entre elles est la pièce principale, où on prépare à manger et où dort toute la famille. La deuxième sert dans la plupart des maisons « respectables » à mettre en scène la dot de la femme et à abriter les événements rituels importants de la famille » (Mihailescu, 2011 : 98). Cette seconde pièce est un élément central des intérieurs roumains, bien que son usage ne soit pas partout le même. Les maisons des Roms reproduisent la structure duale des maisons paysannes et partout, on distingue un espace de vie collective chauffé, et un autre qui reste plongé dans un froid glacial tant que dure l'hiver. Mais chaque famille ménage également un espace au stockage plus ou moins ordonné des affaires dont elle n'a pas l'usage immédiat. Et selon la composition de chacune des maisons, la répartition entre les espaces de vie quotidienne, d'apparat et de rangement est soumise à certaines variations. Dans les maisons rénovées ou récemment construites, c'est en hiver que l'on comprend que la majorité des habitants conservent des habitus spatiaux communs et datant de l'ancien aménagement ou des maisons paysannes dans lesquelles ils ont grandi. Les habitants modernisent leurs maisons paysannes, mais continuent à dormir tous ensemble l'hiver et parfois l'été, conservent la belle pièce ainsi qu'une pièce qui fait office de débarras.

La plupart des jeunes couples, lorsqu'ils parviennent à déménager de la maison appartenant aux parents du garçon, emménagent dans ce genre de maisons paysannes. Cette maison prête à habiter constitue une deuxième étape importante de la trajectoire sociale des jeunes adultes, après leur mariage. Chacun d'eux la considère comme une maison de transition, mais beaucoup y restent plus d'une décennie, le temps de réunir les fonds nécessaires à la construction d'une maison neuve. Le chemin vers la réussite sociale commence rarement avec la construction d'une villa sur la grande route : durant toutes ces années, il commence dans la maison paysanne, avec les petits gestes quotidiens des femmes qui entretiennent leur intérieur. Elles y entreprennent également de modestes chantiers, qui vont du déplacement d'un meuble ou de l'ajout d'une dentelle, au réaménagement de toute la maison, jusqu'à la construction

d'une ou plusieurs pièces supplémentaires à la maison d'origine. Tout autant que l'extérieur de la maison, son intérieur est pour ses habitants le support d'une communication visuelle, informant leurs pairs des valeurs et de la situation des propriétaires. Les modifications successives de l'espace domestique, première étape du grand mouvement immobilier qui anime les villageois roms, sont donc d'une grande importance dans la compréhension de ce phénomène.

4. Trajectoires domestiques

4.1. Les femmes migrantes et leur trousseau

Contrairement à ce qui se pratique dans de nombreux groupes roms et non-roms en Roumanie, où la dot du garçon est composée d'une maison habitable, et celle de la fille d'un trousseau domestique complet (Iuga, 2009 ; Mihailescu, 2011), ici les jeunes gens entament leur union les mains vides : pour sceller l'union entre deux jeunes gens, la famille du garçon paie le « prix de la fiancée » (Williams, 1984). Cette pratique matrimoniale limite les possibilités résidentielles du jeune couple. Sans maison où habiter, il réside chez les parents du garçon, qui commence dès lors à travailler pour acquérir sa propre maison. Sans trousseau confectionné par sa famille, la jeune femme doit se charger elle-même après son mariage de réunir tout le nécessaire domestique à son installation dans une maison indépendante. À chaque séjour au village, les jeunes femmes rapportent de l'étranger de nouveaux éléments pour leur futur intérieur. Année après année, elles accumulent tout le nécessaire qui remplira, à échéance plus ou moins longue, leur maison villageoise : meubles, linge de maison, vêtements, décorations, nappes et rideaux, vaisselle et ustensiles de cuisine, produits de beauté et d'entretien... Rangés dans de grands sacs, ces biens sont stockés dans la famille du garçon et encomrent peu à peu pièces et greniers. Lorsque les projets n'aboutissent pas ou peinent à démarrer, ils peuvent rester remisés plusieurs années.

À chacun de leurs séjours, les femmes passent en revue leurs possessions, qu'elles admirent et commente avec leurs belles-soeurs. Parfois, elles déballent le contenu des sacs, lessivent tissus et vêtements, dépoussièrent objets et vaisselle, avant de les ranger de nouveau jusqu'à leur prochain séjour. Lors de chaque déballage, entre femmes, le plaisir éprouvé est manifeste. Fouiller dans ses propres affaires pour se rappeler

ce que l'on possède permet d'entrevoir tout ce que ces biens vont devenir un jour, dans un autre lieu. C'est une émotion similaire à celle que ressent celui qui, ouvrant un carton, se plonge dans ses souvenirs. En ouvrant ces sacs, les femmes se plongent quant à elles dans l'avenir, impatientes de voir ces biens enfin prendre vie dans le décor qu'elles attendent souvent depuis longtemps.

4.2. Gestes quotidiens et techniques du corps

Au commencement de la journée, dans tous les foyers, les femmes font disparaître les restes de la nuit. Dans ces maisons où l'on dort toujours à plusieurs dans la pièce principale, on s'empresse de rendre à celle-ci son usage collectif de jour. Il n'est pas rare qu'une voisine, en route de bonne heure pour le magasin, s'arrête chez l'un ou l'autre. Personne ne prend le risque de devoir recevoir un visiteur, même des plus familiers, dans le décor de leur sommeil. On refait donc le lit, on replie les banquettes des canapés, on plie les nombreuses couvertures, on redonne une forme homogène aux immenses oreillers, et on les empile sur l'un des lits, soigneusement. Un premier balayage de toute la maison suit cette opération, après quoi certaines femmes se rendent dans le centre, où elles font les courses nécessaires aux repas de la journée. Rapidement après le retour, il faudra commencer à préparer un premier repas, que l'on prendra à l'heure où les hommes déclarent avec impatience qu'ils ont faim ; généralement avant midi. Durant le reste de la journée, les tâches s'enchaînent et se répètent. Il faut nettoyer les restes du repas, ranger et nettoyer l'une ou l'autre des pièces, avant d'envisager le repas suivant. Cela dépend des habitants et des visites : les enfants ont joué et dérangé, un parent est venu en visite, que l'on a accueilli dans le salon avec nourriture et boissons... Chaque jour, les femmes répètent plus ou moins les mêmes tâches de préparation, d'entretien, de rangement. Le dimanche est le seul jour où les femmes brisent le rythme des lessives quotidiennes, toujours réalisées à la main. En fin d'après-midi ou en début de soirée, celles qui, devant leur maison parfaitement rangée sont satisfaites d'avoir tout accompli, s'en vont alors rendre une *visita* chez une voisine, ou sur le chantier de construction d'un parent, dans le quartier rom ou dans le centre.

Tous ces gestes d'entretien quotidien relèvent de véritables techniques du corps (Mauss, 1936), bien plus complexes qu'il n'y paraît, et que les femmes du villages accomplissent avec l'aisance que leur confère des années de pratique. L'ethnologue maladroite qui s'y applique tant bien

que mal risque toujours les réprobations de son hôte ou pire, les moqueries des enfants qui les maîtrisent déjà autant que leurs parents. On ne peut en effet improviser la manière parfaite de faire un lit, de disposer coussins et couvertures, de coincer entre le sommier et le matelas le pan de dentelle qui doit couvrir le long du lit, et descendre jusqu'au sol sans pour autant le toucher.

4.3. Amplifier le mouvement

Le rythme des tâches domestiques est régulièrement alimenté d'initiatives plus ponctuelles, mais de plus grande ampleur. Lorsque les travaux nécessaires à l'entretien routinier sont achevés, il existe mille autres prétextes au mouvement, des besoins impérieux que l'on improvise d'un ton déterminé, pour ne pas risquer de se retrouver trop longtemps les bras croisés. Car au-delà des gestes domestiques quotidiens, le changement, minime ou de grande ampleur, existe comme un devoir latent, un impératif pour tous les propriétaires d'une maison.

Dans certains foyers, le grand ménage de printemps est un prétexte idéal pour ajouter, modifier ou rénover une partie de l'habitation. Lors de ce rituel saisonnier, on prépare la maison pour l'été en lessivant l'intérieur et en modifiant l'aménagement, afin de l'adapter aux pratiques domestiques que l'on adopte durant la saison chaude. On sort tous les tapis, qu'on lave dans la cour, et l'on range le poêle à bois jusqu'au retour de l'automne. Enfin, le mobilier de cuisine est souvent sorti et installé dans la cour, parfois sous un auvent : tout l'été, c'est dehors, à l'ombre, que l'on cuisine, mange, et que l'on reçoit ses visiteurs. Certains profitent de ce chantier pour entreprendre des rénovations supplémentaires, et repeignent les murs d'une ou plusieurs pièces, installent un parquet, ou remplacent tout le mobilier du salon.

Pour ceux qui résident au village toute l'année, ou de longs mois d'affilée, les grands changements sont noyés dans le rythme des tâches ménagères. C'est quand arrivent les familles qui ne séjournent que brièvement que l'impératif des modifications devient plus visible, et que l'on perçoit avec le plus d'acuité de quelle manière la vie au village « mange » l'argent des Roms. Tous ceux qui possèdent une maison ressentent en effet l'obligation morale des travaux, et la perpétuent par leur propre comportement. C'est pour cette raison que personne ne prévoit de séjour au village s'il n'a pas d'argent à dépenser dans des améliorations domestiques. Dans cette logique, on attend de ceux qui arrivent qu'ils

aient les moyens de certains travaux. Ces derniers se retrouvent dans une obligation de démonstration d'une part, de changements effectifs d'autre part. Le temps de leur séjour, les grands mouvements sont également répartis parmi les petits gestes du quotidien, et sont dans un premier temps annoncés à tous les voisins et parents, puis mis en route : il faut acheter le matériel, démarcher et négocier avec les ouvriers que l'on souhaite voir travailler. Dans ce premier temps, d'une durée variable, les transformations existent à l'état de projet. Leur mise en route peut être très rapide, mais est parfois entravée pour diverses raisons. Un été, la véranda en plastique vert est construite rapidement, et celui d'après, on attend des semaines durant la livraison du ciment qui permettra de bétonner la cour. Pendant ce temps, les propriétaires s'impatientent, menacent parfois de « porter plainte » contre le magasin qu'ils ont déjà payé, et débattent avec tous les visiteurs des détails du projet qui tarde tant à se concrétiser.

Dans ce besoin de mettre en mouvement les corps comme les habitations, l'entretien et l'amélioration de l'extérieur de la parcelle domestique figure en bonne place dans la liste des prétextes mobilisés. Le jeune homme qui possède une tondeuse à gazon a beaucoup de succès parmi les propriétaires du quartier rom, qui le recrutent l'un après l'autre pour qu'il passe successivement sur les bandelettes de gazon devant chaque portail. Le travail minutieux du garçon n'empêche pas les maîtresses de maison de repasser derrière lui, parfois au ciseau, à l'affût des touffes d'herbes coincées entre les pierres du muret. On voit alors que l'obligation de modifier l'habitation s'étend jusqu'aux extrêmes limites de chaque parcelle, jusqu'aux portions de trottoir qui la prolongent. Les propriétaires qui font tondre leur gazon ou repeindre leur palissade poussent parfois leurs soins de quelques centimètres sur la parcelle voisine. Loin d'être un souci de partage, il s'agit en réalité de mieux mettre en valeur leur parcelle, et d'éviter que les herbes hautes du voisin ou son muret mal entretenu ne ternisse l'éclat de leur propre façade.

Lorsque l'on constate l'ennui, voire l'angoisse physique qui s'empare des ménagères qui ont accompli toutes leurs tâches domestiques, on comprend que les projets de petits et grands travaux décidés sur un coup de tête permettent avant tout de se maintenir en mouvement dans et autour de la maison. Car si les nombreux travaux ménagers sont une corvée, les femmes y trouvent aussi l'accomplissement du rôle qui leur est dévolu : être une bonne *bori*, et plus encore, une parfaite maîtresse de maison. En effet, celles-ci expriment clairement qu'elles détestent rester sans rien faire, mais aussi la nécessité impérieuse d'être vue en mouvement par le

visiteur, qui peut à tout moment entrer sans frapper, et s'attend à trouver la maison lustrée et la *romni* occupée. Les habitants alternent entre petits gestes répétés et grands mouvements ponctuels, par lesquels la maison est maintenue en évolution permanente. Qu'il s'agisse de remettre en place un meuble dérangé, de nettoyer la poussière, d'apporter une innovation, une amélioration ou une réparation, les habitants, et les femmes en particulier, ne cessent de manipuler l'espace domestique et les objets qui le composent. C'est ainsi qu'est réamorcée, chaque matin, la trajectoire individuelle et familiale vers une reconnaissance et une réussite sociale au sein du groupe.

5. Trajectoires résidentielles

5.1. Vers la grande route

Après 1989 et les premiers départs à l'étranger, les transactions immobilières se sont clairement accélérées parmi les Roms du village, reflétant l'intensité des circulations internationales de l'époque. Depuis, au rythme des succès migratoires, les habitants n'ont cessé d'acheter, revendre, racheter et construire des maisons. Dans le quartier rom, toutes les parcelles sont depuis longtemps occupées. Les jeunes couples, qui cherchent à accéder à une propriété immobilière, doivent donc bien souvent chercher hors des limites du quartier. Mais la saturation du quartier rom, et la nécessité d'emménager ailleurs n'est une contrainte pour personne, au contraire. Les couples plus âgés, déjà propriétaires d'une maison qu'ils ont eu le temps d'améliorer ou de reconstruire, voire parfois de construire sur un terrain vide, ne se satisfont pas non plus d'un tel achèvement : déjà propriétaire ou non, chacun et chacune veut continuer d'avancer vers le centre.

Chaque habitant du quartier rom a un avis dépréciatif sur la rue située derrière la sienne. Les voisins de derrière, qui sont juste un peu plus éloignés du centre que l'on ne l'est soi-même, sont toujours plus négligés, leurs espaces publics sont moins entretenus. Dans le même temps, on parle avec envie, voire avec jalousie, de ceux qui vivent désormais dans le centre, sur l'asphalte. « Il lui fallait la grande route ! », dit-on avec une pointe de mépris de celui qui a eu des prétentions, s'est estimé « trop bien » pour rester vivre dans le quartier rom. La plupart de ceux qui ont réussi à déménager, en une seule fois, du quartier périphérique au centre

asphalté du village, sont ceux qui ont émigré « en Irlande ». Cette entité à la géographie incertaine regroupe, pour ceux qui n’y ont jamais mis les pieds, les pays des îles britanniques en général. Les *Irlandezi* y touchent, dit-on, des allocations familiales autrement plus intéressantes que celles accordées par l’Etat français. Ce sont ces aides sociales, combinées à quelques niches économiques informelles qui fonctionneraient encore – contrairement aux pays situés sur le continent – qui auraient permis à leurs bénéficiaires de réunir suffisamment d’argent pour racheter une maison ou un terrain à un gadjo du village. Car les paysans savent la valeur d’une maison située dans le centre pour les Roms d’ici, et fixent leur prix en conséquence. La ruée des Irlandais sur l’asphalte, si elle suscite des réactions ambigües parmi les moins fortunés, reflète finalement la tendance générale chez les Roms du village, qui veut que chacun se rapproche du centre, dès qu’il en a les moyens. Les parcours résidentiels de Cornel, Irina et leurs filles est à cet égard exemplaire, et témoigne de toute la complexité des projections immobilières des Roms de Ghireșteni.

5.2. Un parcours familial

Depuis vingt ans, Irina et Cornel ont investi tous leurs gains dans l’amélioration d’une modeste maison achetée à une gadji du village. D’une maison paysanne construite en longueur, ils sont parvenus à faire un bâtiment en L, grâce à la construction d’une pièce supplémentaire. Irina et Cornel séjournent brièvement à Montreuil plusieurs fois par an, ce qui leur permet d’apporter des modifications à leur intérieur chaque année. En 2011, Irina me dévoile fièrement le nouveau revêtement de son salon, un linoléum aux motifs de parquet, ainsi que les grandes frises dorées dont elle vient d’orner ses murs. Les frises précédentes étaient similaires mais plus petites ; celles-ci sont plus voyantes et bien plus belles. Mais la carrière esthétique de leur maison est relativement lente, et mérite à peine l’attention des voisins. Le couple peut toutefois s’enorgueillir de l’évolution rapide des trajectoires résidentielles de ses filles mariées. Tandis qu’Irina se contente de devoir installer elle-même le linoléum de son petit salon, sa fille aînée, Rudica, possède depuis plusieurs années déjà une maison paysanne entre le quartier rom et le centre, et a récemment commencé à ériger une grande villa sur l’asphalte, en plein centre. Si Rudica et son mari ont eu les moyens de cette avancée immobilière enviable, c’est qu’ils sont tous deux salariés, à plein temps et depuis plusieurs années, dans une entreprise de la région parisienne.

La fille cadette, Sorina, a acquis une vaste maison située en face de celle de ses parents. Mais son parcours résidentiel vient soudain de s'accélérer, alors qu'elle et son mari ont racheté une maison paysanne hors du quartier rom : composée de deux bâtiments construits en longueur, elle est située juste avant l'angle de la route asphaltée, mais elle est surtout mitoyenne de la villa de Guga, dont la réussite constitue un exemple pour tout le village. Pour le moment, Sorina et son mari habitent encore dans leur maison du quartier rom. Lorsqu'ils font seulement de brefs séjours au village, c'est chez les parents de Irina et Cornel qu'ils logent, pour s'épargner le nettoyage complet nécessaire à rendre leur maison habitable après une longue absence. Et lorsque la belle-mère de Sorina rend visite au jeune couple, son unique préoccupation est de voir de ses propres yeux la nouvelle maison de son fils.

Diana est la troisième fille de Cornel et Irina. Bien qu'elle ne soit pas encore mariée, ses parents l'ont poussée à faire l'acquisition de sa propre maison, située sur la parcelle voisine de l'actuelle maison de sa sœur Rudica. Diana est embarrassée de cette situation inhabituelle, qui pourrait presque être mal vue : on n'a jamais vu une femme célibataire habiter seule dans une maison. Mais l'investissement constitue en réalité, pour les parents de Diana, une tentative audacieuse d'attirer de nouveaux prétendants pour cette fille qu'ils ont du mal à marier, et dont le célibat prolongé interdit également le mariage de la benjamine de la famille. La maison, rachetée à un Rom du village, a coûté 6000 euros, une somme que Diana a réunie avec l'aide de ses parents. Elle doit être entièrement rénovée avant d'être habitable, et Diana veut ce qu'il y a de plus moderne pour son futur intérieur, en particulier une salle de bain. Tandis que ses deux filles aînées mènent leurs projets immobiliers respectifs, Irina a, dès le début, pris en charge les travaux de rénovation de la maison de Diana, qui vit et travaille en France toute l'année. Dès le printemps, lorsqu'on cherche Irina, ce n'est pas dans sa maison du quartier rom qu'on la trouve, mais « chez Diana », du matin au soir et du lundi au dimanche. Pour Irina, s'approprier et réaliser elle-même tous les travaux avec les mandats ponctuels que lui envoie Diana, est un prétexte idéal pour se mouvoir, plusieurs mois durant, autour d'un projet immobilier important – alors même qu'elle n'a pas les moyens de rénover sa maison, et encore moins de déménager plus loin. Ses voisins du quartier rom, qui passent par là sur le chemin de l'épicerie, s'arrêtent parfois pour constater l'avancée des travaux, et débattent avec Irina des choix esthétiques passés ou à venir. Le prestige de l'investissement immobilier de leur fille profite donc également

à Cornel et Irina, et c'est d'abord à eux que leurs voisins associent cette maison dans laquelle ils les rencontrent souvent. Il est vrai que Cornel et Irina, qui ne passent que quelques semaines par an en France, ont des moyens plus modestes que leurs filles pour porter leurs ambitions domestiques. Mais à la fin de mon dernier séjour à Ghireșteni, Irina a fini par me confier l'idée qui semble la travailler depuis longtemps. Ce dont elle et son mari rêveraient, ce serait en fait – si Dieu les aide – de vendre leur maison actuelle, et racheter celle de leur fille Rudica, voisine de celle de Diana. Les trajectoires résidentielles des membres de cette famille sont faites d'étapes souvent modestes et très espacées dans le temps, mais répétées. Leur succession montre que lorsqu'il s'agit de l'évolution individuelle ou familiale au sein du groupe, à travers les réalisations immobilières, il n'y a jamais de petit avancement. Comme la plupart de leurs voisins, Cornel, Irina et leurs filles se projettent toujours ailleurs.

Les maisons construites durant ces deux dernières décennies, et l'aspect sous lequel elles se présentent, sont une des manifestations de la culture de la migration que partagent les Roms de ce village. Répandue également parmi tous les migrants roumains qui ont eu l'occasion de « voir le monde », elle valorise, entre autres, la reproduction au village des standards de vie dont ces derniers ont été témoins durant leurs séjours à l'étranger. Comme l'explique D. Moisa (2010) à propos des migrants roumains de Certeze, village renommé pour ses constructions monumentales,

les individus développent des comportements qui sont le résultat d'une rencontre dialectique entre leurs représentations locales et celles acquises ou parvenues de l'étranger. La nouvelle maison devient ainsi l'extériorisation de cette rencontre, et finalement, la façon individuelle et collective d'exprimer un statut nouveau et supérieur à l'ancien (Moisa, 2010 : 15).

A cette culture de la migration s'ajoute une compétition pour le prestige social, incarnée ici dans une consommation spécifique de l'argent et de l'espace, que partagent ceux qui ont également en commun une expérience migratoire similaire. Aux « Irlandais » les villas du centre ; aux autres les maisons paysannes à transformer, un jour, en maison à étage. Cette compétition immobilière semble à première vue déclenchée par « l'urgence d'être le premier » (Moisa, 2010 : 441), et relever d'un effort individuel pour se distinguer de son voisin, en faisant preuve d'une

modernité plus clinquante. Il me semble plus intéressant de voir ce phénomène par le prisme des théories de la reconnaissance sociale, telles qu'elles sont reprises par V. Mihailescu (2000, 2011) dans son analyse des maisons modernes construites par les paysans roumains⁸. Selon lui, parler de distinction et de capital symbolique ne suffit pas à expliquer ces investissements immobiliers « irrationnels » (Mihailescu, 2011 : 109) et concurrentiels. Ceux-ci doivent être compris comme des tentatives « d'éviter la marginalisation ou, en termes positifs, de « rester dans le jeu », d'avoir une position dans l'ordre social »⁹ (Mihailescu, 2000). Bien évidemment, quitte à prendre part à ce jeu, autant tenter de le faire dans une position sociale intéressante – d'où la surenchère d'efforts des uns par rapport aux autres. Le but n'est donc pas, pour les acteurs, de gagner la compétition, auquel cas le jeu social qui les meut s'achèverait avec elle. En effet, malgré les critiques que chacun tient sur son voisin rom, les investissements immobiliers et esthétiques, de même que le moindre geste domestique, sont destinés aux regards de leurs pairs.

Si ces Roms installés à Montreuil continuent de nourrir la compétition domestique et immobilière dans leur village roumain, ce n'est donc pas pour être *contre* les autres, mais bien pour rester *avec* eux, tant que possible, et ce malgré la lente individualisation de leurs trajectoires résidentielles et professionnelles en France.

NOTES

- ¹ Le nom du village, ainsi que les noms des personnes ont été modifiés, afin de protéger tant que faire se peut leur anonymat.
- ² On rencontre également dans certains groupes le terme de *vița* (Williams, 1984 ; Olivera, 2007, Tesar, 2012), qui a un usage similaire.
- ³ Cette règle d'héritage relève par ailleurs du « droit coutumier » en vigueur dans toute la Roumanie (Mihailescu, 2011: 98).
- ⁴ Pour une analyse détaillée des rapports de pouvoir entre la *bori* et sa belle-famille, on lira avec profit le travail de doctorat de I. Hasdeu (2007), et en particulier le chapitre 3, « *Bori, r(R)omni* et mariage », pp. 107-160.
- ⁵ *Chej bari* (litt. « grande fille ») est l'expression consacrée pour désigner les jeunes filles non-mariées, et donc encore vierges.
- ⁶ Quant aux conflits ou aux mésententes trop importantes entre époux, ou entre la bru et sa belle-famille, ils peuvent déboucher sur des divorces. Et bien que ceux-ci soient rares, Williams note encore qu' « il en existe cependant, qui ont lieu le plus souvent dans les premiers mois du mariage. Il n'y a pas de procédure de divorce, chacun se présente comme un cas d'espèce et connaît un règlement particulier » (Williams, 1984 : 324-325).
- ⁷ Ses enfants sont installés en France et, comme dans la plupart des familles nombreuses, ne sont jamais de retour au village tous en même temps.
- ⁸ Voir en particulier P. Ricoeur (2004), A. Honneth (1995), A. Caillé (2007).
- ⁹ Mihailescu reprend ici les analyses de E. Gellner (1986), qui proposait de voir « la vie sociale comme la maîtrise du langage, l'usage d'un code, la participation à une conversation. (...) ... dans la plus grande partie de leur vie, les hommes ne maximisent rien du tout, ni ne cherchent à atteindre un but concrètement identifiable, mais tiennent tout simplement à être intégrés, ou à demeurer dans une pièce qui se déroule. Le rôle est sa propre récompense, mais non un moyen pour parvenir à une situation donnée comme fin » (Gellner, 1986 : 33).

Bibliographie

- Appadurai, A. (ed.), *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge University Press, Cambridge, 1986.
- Bonnot, T., *La vie des Objets*, Editions MSH, Mission du patrimoine ethnologique, Collection ethnologie de la France, Paris, 2002.
- Caillé, A., « Introduction », in Alain Caillé (dir.), *La Quête de reconnaissance. Nouveau phénomène social total*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui », série « Bibliothèque du MAuSS », Paris, 2007, pp. 5-14.
- Carsten, J., "The Politics of Forgetting: Migration, Kinship and Memory on the Periphery of the Southeast Asian State", *Journal of the Royal Anthropological Institute*, Vol. 1, No. 2 (Jun., 1995), pp. 317-335.
- Gay y Blasco, P. "‘We don't know our descent’: How the Gitanos of Jarana manage the past", *Journal of the Royal Anthropological Institute*, Vol. 7, N°4 (Dec. 2001), pp.631-647.
- Gellner, E., « L'Animal qui évite les gaffes ou un faisceau d'hypothèses », in P. Birnbaum et J. Leca, eds., *Sur l'Individualisme*, Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, pp. 27-44.
- Grigoraș, V., « Venituri și investiții din migrație. Locuirea temporară în străinătate », in D. Sandu, (ed.), *Locuirea temporară în străinătate. Migrația economică a românilor: 1990-2006*, Fundația pentru o Societate Deschisă, Bucarest, pp. 40-45.
- Hasdeu, I., *Bori, r(R)omni et Faraoance. Genre et ethnicité chez les Roms dans trois villages de Roumanie*, Thèse de Doctorat, Université de Neuchâtel, 2007.
- Honneth, A., *The Struggle for Recognition. The Moral Grammar of Social Conflicts*, The MIT Press, Cambridge, 1995.
- Horvath, I., & Anghel, R. G., "Migration and its consequences for Romania", *Südosteuropa* 57, H.4., S., 2009, pp. 386-403.
- Iuga, A., "La 'belle salle' du Maramureș », *Ethnologies*, vol. 31, n°1, 2009, pp.49-76.
- Kopytoff, I., « The cultural biography of things : Commoditization as process », in Appadurai, A. (ed.), *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge University Press, Cambridge, 1986, pp.64-91.
- Mauss, M., « Les techniques du corps », *Journal de Psychologie*, XXXII, ne, 3-4, 15 mars - 15 avril, 1936.
- Mihailescu, V., « La maisnie diffuse, du communisme au capitalisme : Questions et hypothèses », *Balkanologie*, Vol. IV, n°2, Décembre 2000, [En ligne], mis en ligne le 30 mai 2008. URL : <http://balkanologie.revues.org/index334.html>. Consulté le 21 mars 2013.
- Mihailescu, V., « Comment le rustique vint au village. Modernité domestique et domestication de la modernité dans les campagnes roumaines », *Terrain* n° 57, 2011, pp. 96-113.

- Miller, D. (ed.), *Acknowledging consumption : A review of new studies*, Routledge, London, 1995.
- Moisa, D., *Maisons de rêve au Pays d'Oas. (Re)construction des identités sociales à travers le bâti dans la Roumanie socialiste et post-socialiste*, Thèse de Doctorat, Université Laval, Québec, 2010.
- Olivera M., *Romanès ou l'intégration traditionnelle des Gabori de Transylvanie*, Thèse de Doctorat, Université Paris X-Nanterre, 2007.
- Reynolds, R., « Homemaking, homebuilding, and the significance of place and kin in rural Kyrgyzstan », *Home Culture*, Vol. 9, Issue 3, 2012, pp. 285-302.
- Ricoeur, P., *Parcours de la reconnaissance. Trois études*, Stock, coll. « Les essais », Paris, 2004
- Stewart, M. 1997, *The Time of the Gypsies*, Westview Press, Boulder, Colorado, 1997.
- Tesar, C., *Women married off to Chalices. Gender, Kinship and Wealth among Romanian Cortorari Gypsies*, Thèse de Doctorat, University College London, 2012.
- Warnier, J.-P., *Construire la culture matérielle*, PUF, Paris, 1999.
- Williams, P., *Mariage tzigane. Une cérémonie de fiançailles chez les Rom de Paris*, L'Harmattan-Selaf, coll. « L'Europe de tradition orale », Paris, 1984.